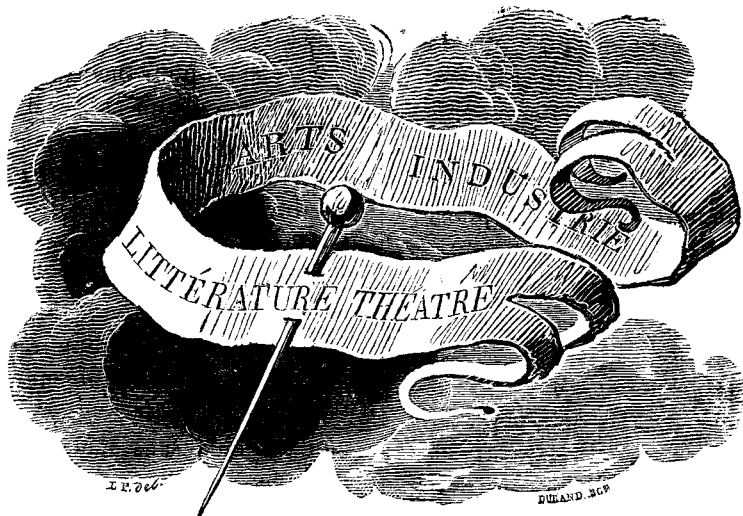


N° 40.

1<sup>re</sup> Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



DIMANCHE

7 Juin 1835.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



## L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

### De l'usage des sifflets au théâtre.

« Un clerc pour quinze sous, sans craindre le holà,  
Peut aller au parterre attaquer Attila;  
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,  
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille. »

Hélas! oui; c'est ainsi que se passaient les choses du temps de Nicolas Boileau-Despréaux. L'auteur du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, *Polyeucte*; le grand, le magnanime poète, grand parmi les grands; Corneille, à qui nous devons notre belle langue française; Corneille, qui aidé de Racine, a appris aux rois d'abord, puis aux peuples ensuite, à parler un noble langage; Corneille a pu et dû livrer ses vers aux outrages, aux sifflets de la multitude illettrée de son époque. Pour quinze sous on pouvait siffler Corneille.

Quel homme le premier s'avisait de siffler un maître en gaie science? car c'est ainsi qu'on appelait alors les poètes. Je m'imaginais que ce dut être quelque auteur sans verve et sans talent, irrité de n'avoir pu réussir, et possédé du démon de l'envie; car une passion ignoble a pu seule donner naissance à une tant ignoble manière de manifester sa désapprobation. Mais je me trompe: cet usage brutal est né dans l'enfance de la société, brutale elle-même à ses premiers jours; et il s'est perpétué à travers la civilisation.

Depuis long-temps on ne siffle plus à l'Opéra, et ceci vient à l'appui de ma théorie sur l'origine des sifflets. Le public de l'Opéra a été le premier affranchi des ava-

nies de la puissance; il a, le premier, pratiqué la souveraineté du peuple; il a pris l'habitude de la force. En Allemagne, où le peuple n'est pas souverain, tant s'en faut, les sifflets sont tout-à-fait inconnus: le blâme et la louange n'en atteignent pas moins les auteurs, seulement on improvise avec décence et l'on applaudit avec réserve; et après tout, nous ne sommes pas moins que les Allemands; nous pourrions et devrions bien les imiter, et ce qu'ils ont de bon.

Je conçois à la rigueur les sifflets contre l'auteur: d'abord il ne les entend pas ou n'est pas forcé de les entendre. Et puis, l'écrivain indépendant, l'écrivain original, l'homme de mérite (je parle de l'écrivain et non du journaliste), a la ressource de se moquer du public qui le méconnaît, et de le mépriser s'il en est méprisé. Et souvent ce mépris de l'écrivain pour la société se transforme en rayons éclatants d'une lumière destinée à éclairer les générations futures. La Mennais l'a dit: « Les grands écrivains..... ces rois, qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement. » Et cela est vrai. — « Il passera comme le café », disait, en parlant de Racine, une femme de la cour de Louis XIV. Et Racine! on le lira tant que la langue française subsistera; on le traduira peut-être en un

langage qui n'existe pas encore ; cependant le public a sifflé *Britannicus*..... Ah ! l'écrivain peut se consoler en songeant que la postérité le vengera des injustices de ses contemporains, et s'il s'abuse, son erreur est pour lui comme un doux rêve qui fait oublier bien des souffrances. Mais l'acteur, pauvre victime immolée sans pitié, créature humaine à qui l'on dit : « Tiens, voilà trente sols, amuse-moi, ou sinon..... » Horreur et pitié ! L'acteur, s'il s'avise de mépriser la société, le mépris détruit son talent ; car il lui devient comme un poison versé dans le cœur.

L'étudiant cruel, qui, dans un amphithéâtre, enfonce le scapel dans les chairs palpitantes d'un animal vivant, afin de saisir le mécanisme de la contraction du cœur, a pour se faire absoudre de sa barbarie, l'amour de la science et de l'humanité, grandes et nobles passions qui feraient absoudre de bien des crimes ceux dont le cœur en est pénétré ; mais le public, qui, lui, à sa manière, dissèque aussi l'acteur tout vif sur la scène, pour le seul plaisir d'une émotion fugitive ; qui l'excutera ?

On a sifflé Talma ! Talma ! concevez-vous cela ? Non pas Talma, jeune, s'essayant sur la scène ; mais Talma dans toute la puissance de son génie ; Talma, qui savait trouver les capillarités les plus tenues des nerfs pour les faire vibrer et frémir ; Talma, qui faisait pâlir et frissonner Napoléon. Comprenez-vous ? Napoléon, qui avait vu Arcole, Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram, Smolensk, la Moskowa, qui avait vu des montagnes de morts et des rivières de sang ; Talma le faisait pâlir et frissonner ! et l'on a sifflé Talma ! C'est, je crois, dans une grande ville industrielle de l'antique Neustrie \* que le fait a eu lieu.

Il y a dans la biographie contemporaine deux beaux traits de courage ; les voici : Shéridan, au parlement anglais, forcé de s'agenouiller et de demander pardon à la chambre, en se relevant, s'essuie les genoux et dit : « Je n'ai vu de ma vie une chambre aussi sale. » Jamais discours dans le parlement britannique ne fut autant applaudi que ce peu de paroles. Le vieux palais de Westminster tremblait au bruit des bravos ; grande et noble récompense d'une héroïque résignation. Mais qui peut dire quelles douleurs elle du coûter au cœur de l'artiste ? Car c'était un artiste, Shéridan.

Un acteur, Dugazon, je crois, avait offensé le public, il devait des excuses. Il s'agenouille !..... Un homme !..... N'importe, passons. « Messieurs, dit-il aux spectateurs, « je n'ai jamais si profondément senti la bassesse de mon « état que par la démarche que je suis obligé de faire « aujourd'hui. » Les bravos l'empêchèrent de continuer. Quel triomphe ! Mais qui peut dire combien de jours il dut enlever à la vie de l'artiste.

Quand je vois un acteur avili par le public, je tremble qu'il ne se trouve en son cœur une de ces vengean-

ces qui, se renfermant dans un mot, vont frapper toute une époque et la marquer d'une tache indélébile. Ces acteurs sont des hommes, et lorsqu'ils se présentent devant moi pour me passionner, me distraire, m'amuser, je me dis qu'ils ont droit à mon respect, à mon affection même, et que méconnaître leur dignité, c'est méconnaître la mienne. Et, chose étrange, ce public si dur, tranchons le mot, si cruel pour l'instrument de ses plaisirs, n'est pas méchant. Oh ! non ; mais il ignore ce qu'il y a d'excessive sensibilité dans une ame d'artiste ; s'il s'en doutait, s'il pouvait entrevoir la dixième partie des douleurs inouïes qu'il cause, il passerait de la dureté à une indulgence digne peut-être de la pitié la plus tendre. Il en agit avec eux à peu près comme ces enfans qui, sans méchanceté de cœur, déchirent un papillon ou tiennent à l'air libre, dans leur petite main grêle et rosée, un cyprin aux écailles empourpées, et ne croient pas les faire souffrir parce qu'ils ne les voient point pleurer ; ou bien encore le public fait comme ceux qui apprennent, sans trop d'émotion, qu'on coupe encore des têtes, parce qu'ils n'ont pas sous les yeux les angoisses du patient. Vraiment, quand on coupe une tête, le patient souffre une horrible douleur ; mais le corps social souffre aussi ; il est remué, sans s'en apercevoir, jusque dans les profondeurs les plus intimes. De même le public se joue des artistes : il les raille, les honnit, les bafoue, et ce qu'il leur fait éprouver d'angoisses amères, est autant d'enlevé à ses plaisirs, autant d'enlevé à leurs facultés émotionnantes. L'acteur est un être un peu romanesque ; il se nourrit de fumée. Pour le punir ou le corriger, il n'est pas besoin d'improuver bruyamment, il suffit de demeurer froid en face de lui et de garder le silence.

La vie de l'artiste, c'est la gloire ; le devoir du public, c'est la dignité.

(Revue du Théâtre.)

#### PETIT DICTIONNAIRE DE SOCIÉTÉ.

*Age.* — Le secret que les femmes gardent avec la plus scrupuleuse fidélité.

*Bal masqué.* — Une invention charitable pour les femmes laides.

*Epouse.* — Une femme qui a promis obéissance, et qui trouve toujours le moyen de se faire obéir.

*Fard.* — Composition qui a la propriété de rendre les vieilles femmes plus laides, et les jeunes moins jolies.

*Femme galante.* — Une rose dont chaque amant arrache une feuille, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les épines pour le mari.

*Gratis.* — Un mot si étranger à nos mœurs, que nous avons été obligé de l'emprunter d'une langue morte.

*Jeunesse.* — L'âge d'un homme jusqu'à vingt ans, celui d'une femme jusqu'à cinquante.

*Opium.* — Histoires allemandes, poésies fugitives, mélodrames, etc.

*Voyages.* — Ample matière pour débiter des mensonges.

\* C'est bien, en effet, Rouen, patrie de Corneille, qui s'est acquis un pareil droit à une si triste immortalité. (Note du Rédacteur.)

## CHRONIQUE JUDICIAIRE.

## Trois francs.

« Tenez, maître, je ne saurais mieux faire, voilà cinq fois que je repasse ces malheureux mouchoirs, et puis-que je ne puis vous contenter, payez-moi les trois francs qui me reviennent, et rendez-moi mon livret; j'irai chercher de l'ouvrage ailleurs. »

Ainsi parlait Joseph Brunner, ouvrier indienur, à son maître le sieur Chateau, et un crime affreux, un assassinat était dans la réponse que le maître allait faire à l'ouvrier! de TROIS FRANCS allait dépendre la vie de deux hommes! Et les deux vies ne pesèrent pas assez dans la balance du destin, les trois francs l'emportèrent.... Le maître refusa le salaire et le livret de l'ouvrier.... Et l'ouvrier, jusqu'alors paisible et résigné, se révolta contre une injustice aussi criante; et comme il n'avait personne qui le protégeât contre cette vexation, et qui l'éclairât sur le danger de son désespoir, il s'abandonna au mouvement mécanique de son sang fermenté, et le maître tomba sous les coups de l'ouvrier dont la vengeance fut au delà de l'intention.

*Qui tue mérite la mort* : ce vieux axiome des lois criminelles est encore en usage parmi nous qui n'avons trouvé que des théories emphatiques pour blâmer ce privilège monstrueux, consacré par la loi, et sous lequel tombe une tête vivante, avec les formes les plus minutieuses et les procédés les mieux entendus.

Celle de Brunner est tombée avant-hier. Une sentence formulée par dix-huit hommes sensés, approuvée par vingt-quatre plus élevés et plus sensés encore sans doute, avait rayé sa vie du grand livre de la terre. Et pourtant Brunner avec ses trois francs et son livret, lorsqu'il les réclamait, aurait vécu pur de meurtre et de sang.... TROIS FRANCS!.... ET SA MORT!... Comment a-t-on comblé l'immense lacune existant entre la cause et l'effet? — Par les articles d'un code.... Et puis on s'est lavé les mains.

Pauvre Brunner! mort à trente ans, si plein de vie, avec un visage si calme et si beau! Ah! si tu avais eu seulement dans les rares loisirs de ta jeunesse laborieuse, les avis et les leçons de ce vénérable abbé Perrin, qui t'exhortait avec tant d'onction pendant ton dernier relai de vie, tu ne serais pas mort pour trois francs!

Voici pour contraste un acquittement :

M\*\*\*, ancien notaire, accusé d'une récidive de faux, était ces jours passés sur le banc de la cour d'assises de Bourg (Ain). Sa réputation était si horrible et partant sa cause devait être si mauvaise, qu'il avait eu peine à trouver un avocat, et que le président avait été sur le point d'être forcé de lui donner un défenseur d'office.

Après l'audition des témoins, et le virulent réquisitoire du ministère public, M\*\*\* se défendit lui-même, et parla pendant plus de trois heures.

« L'homme qui est sous vos yeux, dit-il à ses juges, et qui a déjà été condamné plusieurs fois à votre barre, est un faussaire, et il l'avoue sans rougir; mais il vous prévient que toute l'horreur qu'il vous inspire sera bientôt changée en admiration, et qu'il sortira de votre présence non-seulement absous de l'accusation qu'on dirige contre lui, mais encore réhabilité pour sa conduite passée. »

Et il ne craignit pas d'avouer que le faux était devenu pour lui un crime qu'il n'avait pu s'empêcher de commettre, mais que ses idées de justice naturelle et l'intérêt de ses cliens l'avaient seuls conduit à cette monomanie; et il prouva que toutes les contrefaçons et altérations d'écriture qu'il avait faites, et qui certes étaient nombreuses, n'avaient eu qu'un seul but; celui d'enlever à la régie la perception de droits et d'amendes qu'il trouvait injustes.

Dans sa défense, dont le système fut des plus originaux qu'on ait entendu développer, il raconta comment il se faisait qu'après avoir été condamné aux travaux forcés et à la marque, son épaule fût encore vierge des mains du bourreau.

Ce qui lui avait paru le plus poignant et le plus douloureux à supporter dans sa condamnation, c'était cette flétrissure dont le signe vivrait autant que lui, et il s'était promis de faire tout au monde pour ne pas se le laisser empreindre. Avec de l'argent, il parvint à se soustraire à un châtement qu'aucun pouvoir n'eût pu lui faire éviter. Quatre cents francs furent comptés à un condamné qui devait être exposé le même jour que lui; et moyennant cette somme, il changea de nom pour une heure avec son compagnon d'infortune, qui consentit à porter toute sa vie la signature de leur contrat.

Cette particularité placée avec adresse par l'accusé dans sa défense, a produit une grande sensation dans l'auditoire..... M..... a été acquitté ainsi qu'il l'avait annoncé.....

(Historique.)

## UN AUTRE.

Celui-là, c'est tout autre chose que M. Rosenard; malgré qu'il y ait cependant quelques points de ressemblance entre les deux individus; et d'abord, *un autre* est égoïste comme Rosenard, mais d'un égoïsme plus large, à couleurs plus brillantes; l'ambition est son point de mire. Comme Rosenard, il a de la figure, il le sait comme Rosenard, mais il le sent mieux; tout est négligemment apprêté chez lui pour attirer les regards; il se fait un front vaste et profond en *auréolant* sa chevelure à peu près à la manière de ce charlatan qui vend sa pommade et étale ses jongleries en cabriolet; veut-il se donner un air d'observateur, crac, par un procédé qui est à lui seul, il accroche un lorgnon à son œil gauche, et alors, même jusque dans les plis d'une grimace inévitable, on lit toutes les intentions coquettes et assassines de l'Alcibiade clignotant. Rosenard, vous le

voyez, est loin de posséder tous ces avantages personnels ; il faut dire aussi qu'un autre est bien plus jeune que Rosenard, et sur sa figure blanche et rose, il est difficile de surprendre le plus petit indice d'une virilité barbue ; vraiment, la nature en a fait un Benjamin, quelques méchans et envieux disent un Pierrot... C'est indigne ! Quant à moi, je trouve un autre délicieux, et je le proclame hautement. Voyez-le posant à l'entrée de la première galerie du Grand-Théâtre, sa main toujours gantée beurre-frais, son habit bleu artistiquement boutonné, relevé d'un ruban rouge, car ainsi que Rosenard, un autre est décoré ; en été d'un seul ruban, et en hiver de deux, parce qu'il porte alors une redingotte sur son habit ; je ne vous dirai pas comment un autre a obtenu sa double décoration d'hiver, et sa simple décoration d'été ; mais vous le devinerez facilement lorsque vous le connaîtrez : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il porte très-bien ce signe honorifique.

Un autre ne brille pas seulement au théâtre, il est partout de mise et partout bien placé : tout le monde l'a vu à la promenade de St-Fond, étendu dans une calèche, en compagnie distinguée, distribuer au peuple de curieux qui entouraient son équipage, ses largesses en pralines et en dragées avec une véritable munificence de confiseur, qui veut attirer les chalands ; on dit même qu'un des bambins alléchés par cette pluie de douceur, ayant eu l'impertinence de se placer sous la roue de la voiture, bien loin d'être puni pour ce crime de lèze-plaisir, a reçu d'un autre l'offre de cinq francs pour le consoler de s'être fait briser la jambe... Certes, on ne saurait être plus généreux, et nul doute d'après ce trait, que les habitudes d'un autre ne soient toutes inspirées par un esprit de justice, de bienfaisance et d'humanité : ce brave jeune homme est au moins membre d'une société philanthropique, si même, il n'est pas magistrat ; car réellement je ne sais pas ce qu'est un autre, et je fais son portrait d'après sa figure et certains de ses actes, mais non d'après ses titres authentiques. Je sais qu'il est de première force au billard, qu'il fume très-élégamment le cigarre ; je sais qu'il joue beau jeu, et gros jeu, à l'écarté, sans émotion pour le gain, comme pour la perte ; je sais qu'il fait régulièrement trois repas, et autant de victimes sous les tilleuls de Bellecour ; mais après cela ne me demandez pas s'il appartient à la robe ou à l'épée, à la cape ou à la demi-aune. Si plus tard j'obtiens quelques renseignemens *ad hoc*, je vous les transmettrai.

## Chronique théâtrale.

Premier et deuxième début de M. LAVILLIER, Martin-Bariton. *Jean de-Paris*, les *Visitandines*, le *Barbier de Séville*.

GRAND-THÉÂTRE. Tant de sinistres présages pesaient depuis quelque temps sur notre première scène à l'oc-

casion des débuts, qu'il était tout naturel que M. Lavillier en fut ému ; aussi ne l'a-t-on pas jugé sur son entrée, et l'on a eu raison. Le débutant a abordé le rôle du *Sénéchal* dans *Jean de Paris* avec une frayeur visible, qui a considérablement paralysé ses moyens. Remis un peu, on a pu remarquer la bonne tenue et le jeu intelligent de cet acteur. Sa voix sonore et juste dans les cordes basses semble manquer de ces deux qualités dans les notes élevées, ce qui gêne l'exécution du trait ; ce défaut que M. Lavillier corrigera sans doute, est au surplus racheté par la grande facilité et le bonheur avec lesquels ce chanteur prend le fausset, et passe ainsi avec adresse du ton grave au ton le plus doux et le plus élevé ; il en a donné une preuve saisissante par la manière avec laquelle il a chanté la *gasconne* des *Visitandines*. Le deuxième début dans *Figaro* du *Barbier de Séville* a confirmé l'opinion que le premier avait fait concevoir ; M. Lavillier peut se considérer comme agréé.

Nous ne laisserons point tout l'honneur de notre article au débutant, et nous signalerons dans *Jean de Paris*, la jolie voix et la gentillesse de M<sup>lle</sup> Bouvaret (*Olivier*), qui a rendu son rôle avec une grace et un talent remarquables. M<sup>me</sup> Dérancourt et M. Sylvain ont concouru à donner à cet opéra un éclat et un ensemble qu'il n'avait pas obtenu depuis long-temps sur notre scène. M<sup>me</sup> Gilbert a même fort bien occupé sa place ; sa voix, naturellement agréable, a cependant besoin d'être travaillée ; il faut du goût à M<sup>me</sup> Gilbert, il lui en faut même jusque dans sa mise.

M. Fouché a parfaitement rempli dans les *Visitandines* le rôle de *Belfort*, et M. André s'est montré d'un comique à désopiler le plus soucieux misanthrope. M<sup>lle</sup> Elisa, je vous demande bien pardon de vous parler encore de M<sup>lle</sup> Elisa, mais il paraît que nous sommes condamnés à la subir ; M<sup>lle</sup> Elisa donc a rempli le rôle d'*Euphémie* de manière à être unanimement sifflée... Mais pourquoi s'avise-t-elle de choisir tout justement un rôle de *novice*, on ne doit pas faire d'aussi grossiers contresens ; passe encore pour la *lettre de Change*, où elle joue ce soir au Gymnase ; on ne la sifflera certainement pas autant.

GYMNASÉ. On n'a pas sifflé M<sup>lle</sup> Elisa pour une bonne raison, c'est qu'il n'y avait personne venu ou resté pour l'entendre ; quand on a eu applaudi MM. Barqui et André, on a laissé M<sup>lle</sup> Elisa se dilater toute seule, c'était le meilleur parti ; c'est trop fatigant de siffler M<sup>lle</sup> Elisa.

A mardi prochain la représentation au bénéfice de M. Alexandre, l'acteur aimé et compris du public.

On dit M. Provence parti pour Paris, ou il va faire une recrue de sujets parmi les artistes en disponibilité, à la suite des échecs subis sur d'autres scènes. Il eut été mieux dans l'intérêt de la prospérité du théâtre, de faire du premier coup des choix convenables, à moins qu'on ne spéculé sur le rabais... Pauvre art dramatique, dans quelles mains tombez-vous !